

champs surtout, Théodore Rousseau était un poète d'un charme infini.

C'était merveille de lui voir ébaucher un tableau. Quelquefois il traçait au crayon blanc, d'autres fois au fusain, d'autres fois encore à la terre de momie ou à l'encre de Chine ¹, les linéaments fondamentaux de sa composition, le ciel et la terre; puis, sur cet horizon, la silhouette des arbres, puis les masses de rochers, et les pleins et les vides, les feuillages et les nuages. C'est dans l'agencement de ces lignes presque incorporelles, ou du moins sans masse qui les reliât, qu'éclatait la haute science du dessinateur. Ensuite, il accusait les masses, souvent avec du pastel, ainsi qu'on en verra de magnifiques exemples à sa vente. Le dessin partiel venait avec les circonstances successives, comme naissent, en suivant d'insensibles gradations, l'aube, l'orage, ou le soir. De là ce lien subtil et serré entre ses émotions rapides et ses concepts plus laborieux. Chaque jour, chaque heure, vous auriez pu enlever ce qui reposait sur le chevalet : le tableau y *était*.

Souvent, ce qu'il avait ébauché ou dessiné précieusement, — car il prenait surtout sur nature des renseignements et s'astreignait rarement à pousser une étude dans ses détails, — souvent cette ébauche lui plaisait assez pour qu'il voulût la conserver. Il la recommençait alors sur une toile blanche. Cela a eu lieu particulièrement pour les *Fermes dans les Landes*. Ce n'est guère que dans les derniers temps, alors que les sourds avant-coureurs de l'hémiplégie faisaient trembler sa main, qu'il se reprenait et qu'il retravaillait péniblement ses tableaux. Ainsi, on a connu sa *Vue de la chaîne du Mont-Blanc*, dont les fonds sont un des derniers mots de la peinture moderne, avant que les premiers plans n'aient été obscurcis par une ombre portée que rien ne légitime. L'effet était primitivement bien plus magistral et vrai.

Les derniers dessins de Théodore Rousseau, — un peu tremblés à la façon de ceux de la vieillesse de Nicolas Poussin, — montrent l'incessante activité de ses recherches. Ils sont bien supérieurs à ses dernières peintures pour l'originalité absolue du faire et la netteté de l'indication des effets.

1. Comme détails techniques intéressant particulièrement les artistes et les amateurs de tableaux, voici les couleurs dont se servait ordinairement Théodore Rousseau (1852) : le blanc, le jaune de Naples, l'ocre jaune, le jaune indien, la terre naturelle, la laque de Gaude, le vermillon de la Chine, le brun rouge, la terre de Sienna brûlée, la momie, le noir de pêche, le bleu minéral, le cobalt, le vert émeraude et le vert Véronèse. (Note de M. L. Letronne.)

Il a peint souvent sur des panneaux lisses d'acajou et surtout de chêne de Fontainebleau, se servant habilement comme réserve des tons chauds du bois pour obtenir des effets singuliers et que personne n'a su imiter.